

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Yann Martel, Anne Michaels, David Gilmour

Hélène Rioux

Number 141, Spring 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62516ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2011). Review of [Yann Martel, Anne Michaels, David Gilmour].
Lettres québécoises, (141), 28–29.

☆☆☆ 1/2

Yann Martel, *Béatrice et Virgile*, traduit de l'anglais par Nicole et Émile Martel, Montréal, XYZ, 2010, 218 pages, 22,95 \$.

Un roman métaphorique

Comme Yann Martel, Henry a écrit un roman dont les personnages sont des animaux et avec lequel il a obtenu un succès international. Ses éditeurs londoniens accueillent pourtant avec froideur le projet de son prochain ouvrage.

Il veut écrire sur l'Holocauste. Selon lui, les écrivains n'osent pas utiliser la fiction pour aborder le sujet. «L'approche adoptée était presque toujours historique, factuelle, documentaire, anecdotique, testimoniale, littéraire.» (p. 13-14)

Le livre qu'il a en tête serait composé de deux parties : un essai et un roman. Un livre tête-bêche. «Invendable», fait valoir un libraire présent à la rencontre avec les éditeurs de Henry.

Toutes les quelques saisons, on a droit à un nouveau livre sur l'Holocauste qui fait vibrer la corde sensible et fait un boucan planétaire, mais à chaque fois on se retrouve avec des caisses pleines de livres qu'il faut finir par pilonner. [...] Et en plus, vous voulez le faire en tête-bêche, [...] j'ai la forte impression que votre slip book va peut-être finir par être un gigantesque flop. (p. 17-18)



YANN MARTEL

Après cette douche froide, Henry rentre au Canada et convainc sa femme Sarah de déménager à l'étranger. Une fois installé dans une ville — jamais nommée —, il s'inscrit à des cours d'espagnol, devient membre d'une troupe de théâtre amateur et «homme à tout faire à temps partiel» dans une chocolaterie spécialisée en produits équitables. En même temps, il continue de répondre aux lettres que lui font parvenir ses lecteurs.

Le taxidermiste

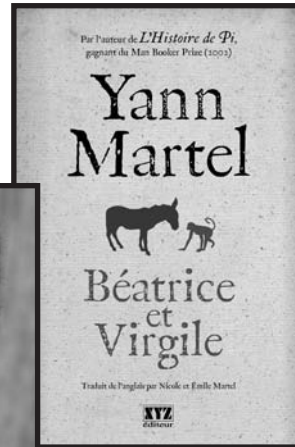
Il reçoit un jour une grande enveloppe contenant une photocopie de *La légende de saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert et une liasse de feuilles retenues par un trombone — des extraits d'une pièce de théâtre sans titre et sans nom d'auteur. L'expéditeur, qui habite dans la même ville que Henry, précise dans une note qu'il a lu son livre et qu'il a besoin de son aide.

Intrigué, Henry se met à la recherche de son correspondant et découvre bientôt qu'il s'agit d'un vieux taxidermiste taciturne et passablement antipathique.

Ce dernier écrit une pièce de théâtre dont les personnages sont une ânesse, Béatrice, et un singe, Virgile. L'action se déroule en Queue-de-chemise, province d'un pays appelé la Chemise, «mais ça aurait pu être Allemagne, Pologne,

Hongrie» (p. 113). On devine alors que cette pièce est une métaphore de l'Holocauste. En ce sens, le projet de l'un rejoint le projet de l'autre.

Quelques indices troublants donneront plus tard à penser que le taxidermiste est peut-être un ancien nazi. Est-ce une sorte de rédemption qu'il recherche par l'écriture? Les rencontres entre les deux protagonistes ne nous apprennent pas grand-chose. Le taxidermiste ne se livre pas et l'on finit par se demander pourquoi il a fait appel à Henry.



Une structure originale

La narration alterne entre le récit de la vie quotidienne de Henry — son travail à la chocolaterie, les répétitions au théâtre, la grossesse de Sarah —, des passages du conte de Flaubert et des extraits, de plus en plus violents, intolérables, de la pièce du taxidermiste. Le chapitre final, «Des jeux pour Gustav», comprend une série de devinettes macabres. Le jeu numéro sept, par exemple :

Il est clair que votre fille est morte. Si vous mettez le pied sur sa tête, vous pourrez vous dresser plus haut, là où l'air est meilleur.

Mettez-vous le pied sur la tête de votre fille? (p. 211)

Ou le numéro neuf :

Après, quand tout est fini, vous rencontrez Dieu. Que dites-vous à Dieu? (p. 213)

Voilà qui porte à réfléchir.

Si j'ai trouvé à ce roman quelque chose d'inachevé, Yann Martel a su, comme d'habitude, me surprendre par l'originalité de son approche — personne n'écrit comme lui —, ce regard neuf qu'il pose sur un sujet dont on pourrait croire que tout avait déjà été dit.

☆☆☆

Anne Michaels, *Le tombeau d'hiver*, traduit de l'anglais par Dominique Fortier, Québec, Alto, 2010, 428 p., 27,95 \$.

Un roman labyrinthique

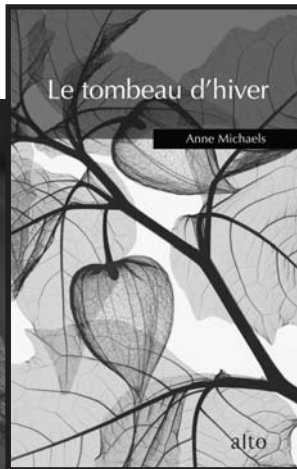
Quand la terre gelée est trop dure pour qu'on y creuse les tombes, dit Lucjan, les morts attendent dans ces tombeaux d'hiver. (p. 307)

Le tombeau d'hiver, deuxième roman d'Anne Michaels, traite du deuil, de la perte. Il commence à Abou Simbel, en Égypte, alors qu'on démantèle le temple de Ramsès pour construire le barrage d'Assouan. Des villages sont engloutis, leurs habitants, «transplantés» à des centaines de kilomètres du lieu où ils ont vu le jour, dépossédés de leur passé.

Avery travaille sur le chantier, sa femme Jeanne l'accompagne. Ils se sont connus en Ontario quelques années plus tôt, alors



ANNE MICHAELS



qu'on expropriait aussi des gens pour construire la voie maritime du Saint-Laurent. Tous deux venaient de perdre leur père.

Jeanne devient enceinte, mais l'enfant, une fille, est mort-né. Brisé par cette tragédie, le couple rentre au Canada et se sépare. Jeanne a une liaison avec Lucjan, un peintre juif polonais qui a perdu toute sa famille pendant la guerre. Jeanne et Avery se réconcilient un an plus tard sur la tombe de leur fille.

Pourtant, comment dire, le texte m'a paru trop lisse — comme un lac sous la lune. Les personnages semblent presque interchangeables, ils parlent et pensent tous de la même façon, et on a l'impression que ces belles phrases dites par l'un pourraient aussi bien l'être par un autre. L'ensemble manque de contrastes.

La beauté des phrases

Le roman d'Anne Michaels est émaillé de très belles phrases, pleines de profondeur, je pourrais en citer une centaine — « Assurément, le pain a moins d'importance pour l'homme qui vient de manger. » (p. 295) « Parler n'offre rien d'autre qu'un sursis. On a beau crier aussi fort qu'on le veut, révéler les secrets les plus intimes, l'histoire ne nous entend pas. » (p. 396) Pourtant, comment dire, le texte m'a paru trop lisse — comme un lac sous la lune. Les personnages semblent presque interchangeables, ils parlent et pensent tous de la même façon, et on a l'impression que ces belles phrases dites par l'un pourraient aussi bien l'être par un autre. L'ensemble manque de contrastes.

On recommande en quatrième de couverture de lire ce livre comme de la poésie — il est vrai qu'Anne Michaels a également publié trois recueils de poésie. Cela se sent dans *Le tombeau d'hiver*, un très long poème, que la plume de Dominique Fortier, elle-même auteure, a rendu magnifiquement. Mais le poème est trop long, peut-être.



David Gilmour, *L'école des films*, traduit de l'anglais par Sophie Cardinal-Corriveau, Montréal, Leméac, 2010, 224 pages, 23,95 \$.

Cinéma, cinéma

Jesse, un adolescent comme bien d'autres, mal dans sa peau, n'a plus envie d'aller à l'école. Qu'à cela ne tienne, lui répond son père, David Gilmour. Mais il y a une condition : tu devras regarder avec moi trois films par semaine.

Ils commencent par *Les quatre cents coups* de François Truffaut. Un choix pertinent, dirions-nous.

Après un moment, je demande : « Qu'est-ce que t'en penses ? »

Un peu ennuyant.

J'ai accusé le coup. « Tu vois un parallèle entre la situation d'Antoine et la tienne ? »

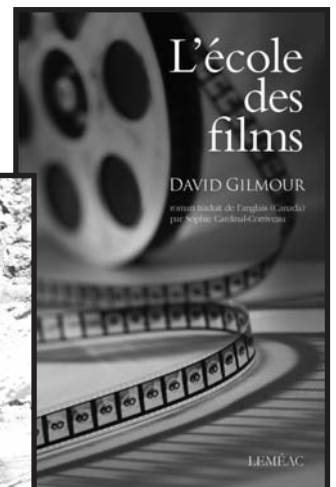
Il a réfléchi une seconde. « Non. » (p. 21)

Au fil des mois et des films écoutés ensemble — classiques, Nouvelle vague, westerns, policiers, films d'horreur, majoritairement étasuniens —, père et fils se rapprochent. David Gilmour s'efforce d'intéresser Jesse à une certaine prise de vue, au jeu d'un acteur. Il connaît le sujet, puisqu'il a entre autres été critique de cinéma. Ce qui importe surtout, c'est qu'en se parlant ainsi de films, ils se parlent

d'eux-mêmes. Les amours tourmentées de Jesse pour une certaine Rebecca odieusement manipulatrice rappellent à David les déboires sentimentaux de sa propre jeunesse.



DAVID GILMOUR



Pour finir, Jesse émergera de sa crise, il fera de la musique avec son ami Jack, se produira dans quelques bars — leur groupe s'appelle Corrupted Nostalgia ! —, s'inscrira même à l'université. Sauvé par le cinéma ? En partie, sans

doute. Mais surtout par la relation exemplaire, faite de complicité, de compréhension, de compassion que son père David a su créer avec lui.

C'est rafraîchissant, parfois drôle, souvent touchant. Bref, un livre plutôt sympathique, mais qui ne m'a pas laissé un souvenir impérissable. Peut-être à cause de la traduction à mon avis un peu bâclée.